

GILBERT BOURSON

Comme sur les rails des arbres

Poèmes

RALM

ral-m.com/revue/

©gilbert bourson

Je&nous

Nous savions beaucoup de choses de nous
lorsque tu es venue vers moi après tant d'années.

Le métro dont tu sortis ce jour de retrouvailles
ne savait que ses rails et ses signaux ;
aucun de nous ne savait ce que de ces années
nous avions engrangé
et si le souvenir avait laissé ses plumes
au fond de notre usure.

Sur la table du bistrot où nous nous installâmes
il y avait deux tasses laissées par quelqu'un,
un couple probablement,
et je vis dans tes yeux
la même pensée que moi que c'était nous
qui avions partagé ce café
la veille de ces années si nombreuses.

Et quand le garçon remporta les deux tasses
et nous servit notre café ce fut
plus que de l'amertume qui nous envahit.

Dans la chambre où je suis, il y a
un film de Jim Jarmusch en permanence,
et les oiseaux qui comptent les miettes de l'enfance
sur les murs où l'écriture cherche un alibi
pour se disculper de l'avoir comparée
à mon portrait ovale.

Et la photographie de ma petite chienne quelques minutes avant
d'être euthanasiée me traite d'assassin,
tandis que la pluie ressemble à ce journal
que je ne lirai pas. Il y a des années.

que je ne lis aucun journal, mais que j'écris
d'inutiles poèmes en pensant
à la race de chiens dont on coupe la queue
pour un simple souci d'esthétique.

Vous avez répondu à ma lettre, celle
que je ne vous ai jamais envoyée. Et c'est
comme si déjà nous avions pris congé
devant un thé chinois ou japonais.

C'est un rêve que je fis il y a si longtemps,
que je suis obligé
de le réinventer en faisant comme si
je le rêvais de nouveau ou le vivais de nouveau,
tel que je le vis maintenant.

Je ne m'attends plus à être rejoint comme autrefois,
dans ce jardin public où sont assis
des vieillards et des enfants
sur des bancs aussi verts que la pelouse,
où l'hiver se mélange à l'été finissant
en passant par l'automne de ma vie qui vient
cependant à ma rencontre, sur la patinette
d'un petit garçon.

Il y a des pigeons qui me font penser
à un roman de Claude Simon, et des chevaux de bois
que j'empêche d'entrer dans ma pensée pour l'envahir
et qui veut conserver un peu de cette paix,
où un petit soleil picore mes genoux,
où les allées ne vont que vers le souvenir
du poème qui vient et d'un parterre en fleurs.

Dans la pièce à coté de la chambre
où j'écris mes poèmes,
l'horloge a pris la liberté de ralentir le temps,
la musique ayant relevé ses jupes
et dévalé le plancher où mes pas se souviennent
du chat que j'évitais, et surtout
des pépins que nous avons bien souvent recrachés
depuis le canapé, qui maintenant ressemble
à une vieille cantatrice aphone et qui chanta
jadis la Traviata.

Dans la conversation, se poursuit ce qui jamais
ne sera dit, tout en portant un toast
à ce silence rétrospectif et entendu
entre chacun de ceux qui trinquent avec lui,
dans une pièce surchauffée par les paroles
et les actualités.

Dehors la pluie est comme un toast où tout est dit,
c'est affaire entendue pour les égouts et pour
le parc municipal
et même pour les chiens, qu'il faudra bien sortir
à l'issue des débats.

Bien sûr qu'évoquer les oiseaux et les fleurs
est ringard, tout comme de compter les syllabes d'un vers
ou de se pencher sur le carnet de bord de ton absence.

Écrire des poèmes bien sûr est ringard
quand le langage est aussi polluant que le diesel.

Mais asseyez-vous là sur ce banc de jardin
et attendez ce rien qui viendra de partout,
comme l'acteur Ben Hur sur son char d'Hollywood
et le parfum des robes comme des allées
avec leur frôlement feulé de tigres blancs.

Bien sûr les cygnes ont perdu leur autrefois
en gardant la sépia de la photographie
prise aux Buttes Chaumont.

Et bien sûr j'ai aussi conservé sur mes lèvres
le goût ringard du sucre-glace des gaufres,
qui aujourd'hui encore enneige mes poèmes.

Assise devant moi toute en syllabes
sur ce banc vert d'attente : un prince au moins,
alors que les feuilles désavouent les arbres
à force d'automne entre l'été de vos genoux,
et distribuent les mots dans les allées du parc,
peut-être imaginaire aussi bien que réel,
comme le pigeonier de votre sourire
d'où je viens, emportant le message de vos yeux
en comptant sur mes doigts.

Tous ces murs dans le vent emportent les paroles
plus bleues que le paquet de cigarettes jeté
dans le ruisseau,

car les murs sont un peu le papier où s'écrit
ce dont se souviennent les rues.

Tu prendras ta voiture pour aller chercher
tes enfants qui auront grandi, et leurs cheveux
peut-être auront blanchi
comme dans ce roman dit de science fiction,
où les murs nous disaient dans un sourire que
le temps n'existe pas.

Une fille prend sa bicyclette
et toi tu as pris ton cachet pour dormir,
après avoir lu un poème dans « Sources du vent ».

Tu n'en retiendras rien sinon que tous les rêves
pénibles sont dehors,
ou tu rencontreras Reverdy dans le tiens
qui aura pris l'aspect de cette bicyclette,
que ta vie entière tu enfourcheras,

pour aller vers la fille qui est simplement
toute la poésie.

As-tu reçu ma carte sur laquelle
il y avait un petit monument dont j'ai oublié
lequel, mais que je savais être
en concordance avec tes goûts ?

Et as-tu remarqué la tache de café qui maculait
un peu le côté droit ? C'est ma main qui a tremblé
un instant dans les mots, je ne me souviens plus
à quel passage, ni pourquoi, mais tu le sais,
enfin tu le devines tu n'es pas aveugle
je te fais confiance.

Il y avait un beau soleil et un ciel bleu,
la terrasse était calme, il y avait un chien
qui était un nuage, et comme je buvais
un café bien tassé, je me suis rappelé
que tu me suppliais de ne pas le sucrer,
donc je t'ai obéie, et je ne l'ai pas fait.

J'ai eu cette impression de respecter un code
entre nous c'est idiot,
mais j'ai aimé perversément cette amertume
qui nous rapprochait.

Des raisons sans raison dans les arbres
et la marée montante de ces sensations en peinture,
quand sa gestuelle se rend plus visible
que le prétendu sujet. Cependant,
j'aime les paysages quand ils n'en sont pas
et quand ils sont sans titres
et les oiseaux quand ils sont ces coulures
qui sont autre chose, pour vous par exemple,
des fleurs, ou le sang du soleil au couchant
des routes dérobées aux hanches des ruisseaux,
ou tout simplement votre regard sur le tableau
qui vous fait, je ne sais vraiment pas pourquoi,
penser curieusement à Poussin.

Il y a cette image d'un train qui entre en gare
et d'une valise oubliée sur la photographie,
et dont le photographe
ne saura jamais ce qu'elle faisait là
sur ce quai, où lui-même l'œil à l'objectif
se sentait presque seul
et qui a disparu, et qui est remplacé
et donc représenté ici sur le cliché,
par la valise.

Cette souche d'arbre dans le souvenir :

-« asseyons nous ici et pensons au temps présent ».

Cette parole ou injonction je m'en souviens encore,
était comme une prédiction de rupture.

Cet arbre sans doute aujourd'hui est énorme,
un géant qui ricane encore, ou une souche morte.

Telle elle est restée dans mon souvenir,
je m'assieds aujourd'hui sur cette même souche
mais en rêve où elle est devenue comme ce rêve,
un arbre gigantesque.

Devant ce ruisseau dont je connais, et pour cause
tous les mouvements et parfois les emportements,
je sens se revendiquer féroce
ce calme et ce silence, loin de ces fureurs
dont nous entretenons nos jours et nos rencontres.

Il se repait des mots et du remue-ménage
qu'ils font au dehors et entraîne les voix
nouvelles dans son cours.

Tu m'avais demandé ce qu'est ce que j'appelle
un poème voilà
une réponse, enfin je crois que c'en est une.

Ce ruisseau n'est pas le Xanthe ou le Scamandre
et cependant quelques vaisseaux de ce temps-ci
y croisent et je l'espère, mais sait-on jamais ?
Troyens plutôt que Grecs.

Lorsque nous nous sommes rencontrés au marché,
nous avons discuté du prix des mandarines
et de celui de la vie humaine,
dans ce temps où tout augmente et justement
pas celui de la vie. Et bien évidemment,
nous l'avons déploré, dans les termes qu'on entend
souvent un peu partout
mais qui n'en sont pas moins la banale expression
d'une navrante vérité.

Ensuite, nous avons parlé d'un film de Tarkovski
en nous interrogeant
sur le sens de la zone dans *Stalker*,
et du regard de la fillette handicapée,
devant les objets qui bougent sur la table,
au retour des hommes de la zone, et qui
selon bien sûr, notre interprétation, serait
notre propre regard de spectateur
devant le film.

Prendre en main le bec de cane
pour entrer dans une pièce, c'est comme
empoigner la main d'une personne,
surtout d'une femme, dont le cœur battrait
sous le contact pressant de la notre,
et qui ouvrirait sur un acquiescement
plein d'arbres et d'oiseaux,
et où s'écouleraient des eaux dont les reflets,
seraient les vérités toutes nues de la vie
qui prendrait la parole, et seulement la sienne,
dans un grand silence dont l'envol serait
le sang, la chair, les plumes de ses propres ailes.

En entrant dans la pièce où le papier attend,
on se prend au désir d'écrire ce poème
sur le bec de cane dont en garde en main,
la forme et la chaleur.

J'ai pris la parole et ne l'ai pas lâchée, bon d'accord
comme on dit, je me suis laissé emporter par mon sujet,
je voyais bien pourtant l'irritation dans vos yeux.

Le cendrier de votre écoute était rempli,
et il dégage ce matin comme une odeur de tabac froid.

La journée en sera gâchée, bon, je m'en veux
de ce flot de paroles dont je vous ai soulé
hier, oui je m'en veux de cette intempérance
mais qui est un peu, le trop plein de ma vie
qui déborde parfois.

La poésie, sans l'endiguer le canalise
et lui cherche le lieu où tarir et trouver
non la raison de ce débordement verbal, mais bien
cette menée d'orchestre aux multiples refrains
bifurquant à plaisir vers de nouveaux chemins,
où les ornières sont des formes qui circulent
sur le même rail que les arbres,
et de ce même pas songeur de vagabond
muet comme un sillon.

C'est vrai que la page est comme un os de seiche
qui a la blancheur de la robe mariée
à la noirceur des mots.

Elle est picorée par la poule du jour
et par le coq imprévisible qui darde son œil
vers les femmes assises sur les bactéries
des louches bancs urbains.

C'est vrai, que quelque chose bouge dans la tête,
qui n'a pas la clarté intérieure de l'œil
et qui s'est trop penché sur le buisson d'images
déjà découvertes (déjà prostituées ?).

Un papier maculé et mis en boule oscille
au vent qui le picore et s'entête à rouler,
froissé comme un linceul où se délecte un mort.

Les mégots de la mort d'Anne-Marie Albiach
m'ont visité cette nuit.

Elle était notre amie à Francine et à moi.
Sa mort m'est arrivée avec la parution
de son œuvre complète.

Elle fumait beaucoup comme on écrit
ce qu'elle écrit
la poésie.

Son corps avec les mots et le silence autour
l'os de respiration.

La dernière rencontre chez elle à Neuilly
avec Gisèle Celan dont son fils nous apprend
peu après le décès
remonte à bien longtemps.

Il y a du longtemps entre les amitiés
et les souvenirs d'elles dans toutes les vies.

Du longtemps qui bondit ramassé comme un chat
du pays des merveilles.

Anne-Marie a ramassé tous les mégots
de sa vie dans ses livres qui sont des morceaux
de son corps de fumeuse *accomplie*.

Parkings & nuages

Des éoliennes superbes s'élèvent sans hanches,
comme parfois les idées et les initiatives collectives.

Elles semblent vouloir faire un ciel plus moderne,
mais rappellent en plus minces les vieux moulins à vent
qui restent dans la mémoire d'anciens paysages
et du pain des nuages, ces maies éphémères
pendant durables et éblouissantes,
comme si elles revenaient sur leurs pas pour broder
la dentelle ancestrale du vent qui ce jour,
comme les autres jours, nous coupe la parole
avec d'autres paroles qui nous éblouissent

de n'être pas cette écriture que nous sommes.

Le hammam imprévu des pluies cherche le corps
des femmes et des murs des lieux désaffectés.

La radio pulmonaire de l'ancienne raffinerie
s'exhibe comme celle de Claudia Chauchat
dans la montagne magique de Thomas Mann.

C'est en réalité une vue déprimante,
mais c'est la beauté des choses, et nulle part,
je ne m'en suis dépris, ni de voir les chantiers
rêvasser aux hot-dogs de la démocratie.

Un monsieur en ciré traverse avec madame
en chantonnant, la voix ferrée, qui va
son chemin différent du leur vers des endroits,
qu'ils imagineront une fois parvenus
dans une des maisons nouvellement bâties
à la périphérie rouillée de l'horizon.

De minuscules américaines flottent dans le ruisseau,
que les longues jambes des femmes outrepassent,
comme de ridicules et vains brimborions.

Les chiens sont très beaux,
quand ils pissent on voit jaillir dans leurs yeux
et non dans leur regard, la simple volupté.

C'est toujours dans la même ignorance des choses,
qu'on se perd de ne pas se perdre dans les choses,
qui sont les graphomanes de nos existences.

Un géranium enseigne au collège de son
balcon, qui est un mot qui fait que tu te penches
sur un des poèmes de Charles Baudelaire,
et sur tous les *sans titre* des apparitions
à chaque coin de vue.

Tout près de nous les étoiles
 au fond d'un tiroir, dans la chambre,
 les plis toujours vides du lit, cette plaie,
 un perpétuel novembre,
 et ce blanc de défaite, ces putains de draps
 sur quoi tu écris.

Le tiroir qui contient toute ta pharmacie,
 toute la galaxie des misères, le fond
 de tout, le tout près,
 le bureau, la table, la masturbation
 qui drague son clavier où trônent les étoiles.

Il y a l'ordonnance pour la pharmacie,
 et les corbeaux au loin,
 leurs cris sur le bureau tout près
 comme des chats.

Le tiroir au dos rond,
 les étoiles, tout près
 ce recensement perpétuel de ce près,
 ce plus près,

comme l'est le tableau sur le mur
 du fond, représentant des montagnes lointaines,
 et les étoiles cuisinées qu'on attribue
 à des chefs cuisiniers.

Tu écriras sur le télescope vu hier
 dans un documentaire à la télévision,
 tu as d'ailleurs pour ça nettoyé tes lunettes.
 en zieutant sur le lit défait qui t'a choqué,
 de t'avoir rappelé
 le charnu domestique de tes éboulis,
 et des aisselles négligées de tes jachères,
 et les étoiles nues qui sont sous l'oreiller
 dans la taie de ta tête,
 ton lieu-dit tout près sur la table-bureau
 qui est ailleurs qu'ici

qui est ici tout près dans le tiroir qui s'ouvre
 comme un plafonnier.

Ce grain de sable sur la vue humide ;
tout cet encombrement déjà absorbé par la compilation
de l'asphalte et les murs comme un champ dévasté
qui jouerait sa végétation à la roulette.

Un restaurant ouvre ses portes dans leur jus
et dans son emballage affiche son menu
tel un petit agneau dans un vert pâturage
ou un autre chantier. Les arbres se secouent
de ce qui vient d'en bas dans un bruit métallique
de trous dans la terre qui germent déjà
de ce qui de ce monde, reste avec des bottes
aux pieds, un suroit jaune, et casqué. Des enfants
cassent en rigolant la vitrine du monde.

Le Peut-être construit sa villa sous les combles
ou dans des catacombes luxueux ou non ;
des animaux partout qui est un animal,
ils traversent la rue.

Et nous à la terrasse, à l'envers, nous tenons
le coude à la parole, qui est une usine
mal désaffectée.

Des lettres sont partout, et autour les cheminées
sont debout, en attente des prochaines pluies
venues des continents, lointains comme les murs.

Quelqu'un parle aux nuages en lissant ses cheveux
et écrivant parmi les mots, en pensant comme un train
rêvant à une gare qui est un visage.

C'est à même les rides que les doigts caressent
la hauteur interne de la ligne étroite
où l'ombre tourne au jour,
où la durée surgit dans l'éclair d'un défaut,
ce grain de beauté folle.

Et c'est comme un ourlet la vitesse des arbres
feuillus et sans roi, les arbres pointilleux,
ces appareils de l'horizon au creux des places,
où la tête se cache dans le cœur des bras
et au creux de la foule.

C'est encore quelque chose de la joie qui débarque
on ne sait pas pourquoi, mais il n'importe pas de savoir
le pourquoi, seulement que ce rien de la minceur infime
et donc infinie d'un cheveu, prenne tout
l'espace disponible de la vie, le temps
que le temps cueille un brin de son éternité
pour l'offrir à la mort,
qui borde cette joie d'un halo de lumière
et fait trembler la table d'un énergumène
bouquet d'œillets rouge-sang qui font penser,
à un radieux et délicieux portrait en pied
de jack l'éventreur.

Ici dit-il, une mer de lunettes c'est la mer,
et ses oiseaux qui sont la vue et ses falaises
qui ouvrent en grand
les tiroirs remplis de cuillères qui sont
des lèvres saumurées de femmes.

Il pense à l'injonction célèbre de Saint-Just
à propos du bronzage de la liberté,
à son maillot de bains qui baille et montre trop
les aines et les poils.

Ce sont les volleyeuses aux orteils surtaxés
qui smashent son dedans. Sur les plages les chiens,
l'amour sont interdits
comme le viol, et pense, interdit d'interdire.

Il lisait les mots d'ordre et se baignait tout nu
sous les pavés des rues.

Bien que la plage aussi tombe en pavé du ciel
il est tout allongé sur l'indienne tissée
au fil de son soupir.

Ce qu'il regarde au loin
ce sont ses lunettes qu'il est devenu
et l'odalisque d'Ingres qui est l'horizon
la mer et son ballon.

Je relis très souvent l'Iliade pendant les vacances,
assis dans une chaise longue dévastée.

J'entends bourdonner des guêpes offensives
et des abeilles qui butinent les fleurs et les urines
où se posent parfois des papillons.

Une paix rôde autour de moi qui suis la guerre
et bien sûr du côté des Troyens.

Il y a la rivière et son bruit de moteur
comme celui du pinceau sur la toile d'un peintre
qui dit que son équilibre est de ne pas avoir
à penser aux choses, mais à la peinture.

En fait, c'est un pugilat et l'écriture aussi,
un parler fort et un qui murmure au plus bas.

Là où il y a une larve d'orage qui se tord au ciel
(une chenille se promène sur mon bras)
est une ondulation orange dans la tête
et des rumeurs de corps qui prennent les couleurs
du livre, que je referme pour penser,
que cette traduction que j'ai lue pourrait être,
L'Achille ou L'Hector ou le fleuve Scamandre
du texte original.

Voix d'enfants usinées par le bruit de la rue
en ribambelle aux fenêtres occidentales,
où patinent des destinées qui nous emportent
nous aussi sans savoir où,
alors que les géraniums affirment que les balcons
ont une certitude, ainsi que les corbeaux
dont la voix ressemble à un crêpe de deuil,
qui piètent sur les toits tandis que le soleil
plonge son bec de cygne dans le lac
du nouveau parc municipal,
dont le projet de construction est à l'étude
depuis ton balcon.

Les arbres sont vieux dans ce secteur,
ils posent leurs bagages à terre ;
le canapé de la maison commence à fatiguer
le chat a fait ses griffes dessus ;
les vivants qui sont morts s'y sont assis jadis
et ils y sont toujours.

Tout nous dit que les choses ne sont en progrès
qu'au détriment des nombres. Notre propre vie
est cette accumulation d'instant,
sous les bancs des jardins du vivant.

Les vieux arbres ont trop de pages dans ce livre
ouvert sur la table de chevet à côté
du verre de cristal rapporté d'un voyage
afin de me l'offrir pour mon anniversaire,
et qui me fait penser,
aux Vénitiens chassés par le flot des touristes.

Tu te dis qu'il suffit pour mettre un pied dehors
de mettre ton pantalon, de passer ta chemise
et de sortir sans oublier de fermer la porte derrière toi,
et de te demander si tu as bien sur toi
les clés de ton garage.

Mais tu n'auras garde d'oublier à *l'intérieur*,
ce désert peuplé de hordes et d'îles luxuriantes
que tu es, et qui dehors sera celui
qui viendra vers toi, tout simplement te dire:
-«Pour moi comme pour Crusoé ce lieu-ci
est celui de mon retour
perpétuel au monde.

Sur les étagères la foule des livres ;
sur l'avenue quelques passants,
et l'évènement que toi tu représentes.

Il n'y a pas d'usine en face,
il y a des arbres et des toits fatigués
avec des antennes de métal qui vibrent
dedans et dehors, pour penser sans penser
au sens et non-sens des raisons.

Et la pluie qui flotte comme un drapeau blanc
pour prévenir la vitre de ne pas changer
le temps que tu es,
ni tes plus chers nuages, que tu as construits
comme des monuments.

Ce jour, peu de choses sont envisagées
qui seraient le sommet de quelque chose.

Mais il faut grimper sur la chaise pour voir
le petit coin du plafond où est cette lézarde
assez inquiétante repérée hier.

On voudrait que ce soit une ombre qui dessine
une lézarde en trompe-l'œil, et pas une vraie.

Heureusement, ce n'était qu'une tache,
la simple salissure du temps,
qui préfère souvent les coins, comme les chats
et moins souvent les chiens.

La nuit prochaine risque fort d'être hantée
par la fausse lézarde qui sera réelle
dans le rêve que l'on fera,
comme dans tous les rêves où tout est pour de vrai.

Mais en définitive, à défaut de sommet,
la chaise escaladée vers la chose inquiétante
qui s'est révélée un peu de saleté
et nous a rassurés sur l'état du plafond,
nous en tiendra lieu.

Dans les recoins les mots ;
la chambre est encombrée de dessous,
ce sont des lits, des commodes, des lieux
où la lumière est plus coriace
que la peau du sol.

Ce qu'ou y retrouve n'est que rarement
ce qu'on trouve dans les pensées
qui restent en jachère avant d'être encaissées.

La fenêtre est ouverte sur un nombre entier
tout comme l'oreiller ;
les os, les nerfs vont suivre
le troupeau de l'âme et sa plaie au genou
sur le tableau du corps.

Tout suit en débandade à pas de coins de mots
de laps en laps comme l'aorte,
et le dehors dans les plis de la tête
comme on fait son lit.

Becs de cygnes dont on se souvient
avec le lac si peu profond,
qu'il peut être contenu dans la page
et dans le tapis pour s'y baigner les pieds
avec les ondines qui viennent du fond
comme de la feuille de papier posée
en évidence sur la table
où se dessine quelque fois l'envie de mimer
sa propre noyade,
avec la conviction d'être le bec dans l'eau
gavé de pain mouillé.

Dans ta chambre,
les coussins fatigués
et le mur.
Il faudra mettre tout dehors
y compris
le chauffage central
et tout ce qui te prend sans surprise,
et surtout
chasser la poussière qui se tient debout
dans ta photographie.

Le temps de boire un demi
pendant qu'à la télévision pour les clients
la grenouille d'une information
annonce la pluie et les genoux sexys
de la présentatrice,
avec autour
les hurlements des supporters devant l'écran.

J'aime bien les bistrots parce qu'obtus
et sans le scepticisme qui nous préoccupe
assez heureusement.

En fait j'avais envie d'écrire ce poème
en un endroit qui a pour centre d'intérêt
un écran collectif
et ce distributeur de cacahuètes
d'où tomberaient aussi les mots dont il est fait.

Jamais un poisson
ne se jette du haut d'un pont

je me souviens de cette phrase
écrite il y a longtemps et c'était de la prose.

On entend Debussy dans la pièce à coté,
poissons d'or, par Michelangeli.

Ce qui aboie c'est la main
qui flaire un peu dans les recoins
ce qui pourrait rendre
l'odeur de la mer
et le vent des saulaies
et le bruit des savates lentes de la vie
que nous menions jadis.

La main sur le clavier qui aboie les secondes
pianote en silence
l'impossibilité de sortir de ce monde
ni d'y entrer vraiment.

Sur la place ce sont les arbres
qui sont en mouvement ;
les grilles de métal féroce se tordent
sur la terre qui regarde de biais
où tout est souvent de biais même parfois
le vent et les passants.

La vieille Déméter montre ses dents pourries
à Saint-Sulpice en rut.

La place s'est garée entre les livres et ouvre
son vieil annuaire de printemps.

Aucun isoloir pour ménager sa peine
à laquelle on se voue au milieu des pigeons
qui roucoulent et chient entre les pages blanches
de la poésie.

La terrasse du café de la mairie est celle
où l'on vient s'attabler pour naturaliser
sérieusement l'espace.

J'ai attrapé un mauvais rhume et une difficulté
aujourd'hui à vous écrire.

Les mots se sont enflés
à la fois dans ma gorge
et mes fosses nasales.

C'est comme s'ils voulaient se changer en écharpe
ou en embrocation.

Mais le bon de la chose
est que j'ai retrouvé le mouchoir à carreaux
qui est mon préféré
d'abord pour son format et pour sa robustesse.

Un peu aussi pour sa couleur et son côté
asile de vieillards.

Il arrive parfois
qu'un objet vous conforte plus qu'une personne
ou qu'une page blanche qu'on charge de mots
trop souvent pour se plaindre. Donc c'est décidé

je ne vous écrirai pas de lettre aujourd'hui
car le papier à lettres n'est pas un mouchoir
pas plus que la page d'un livre où moucher
la morve de sa vie.

Asphalte et fenêtres

La dame regarde à la fenêtre les oiseaux
et dit oh ! les oiseaux.
Elle dit oh ! en regardant en elle les oiseaux.
De son ciel à elle où passent les oiseaux
elle regarde voler les vrais oiseaux qui passent
dans le ciel et dit
le ciel était du même bleu et les oiseaux
étaient semblables à ces oiseaux.
Elle pense réellement que c'est son ciel et ses oiseaux
pour que le ciel et les oiseaux à la fenêtre soient
pour de vrai le ciel et les oiseaux réels.
Et peut-être le ciel est-t-il ce oh ! qui s'envole
parmi les oiseaux
et peut-être un oiseau parti en ambassade vers ce bleu dehors.
Oh ! est l'éternité ne pense pas la dame
elle est cette pensée.
Oh ! pense-t-elle en soupirant c'était ce ciel
et c'étaient ces oiseaux le jour où sur la plage et où...
et marque un temps.
Dame c'est bien passé pense la dame en s'extasiant pourtant
devant ce ciel et ces oiseaux et la fenêtre ouverte
et pleine de joyeux déjà lointains chagrins.
Et ce oh ! dure en elle en vol comme un oiseau
vers l'horizon si proche d'elle à la toucher
avec ses doigts d'oiseaux.

Savoir pourquoi la police fait gueuler ses sirènes
 si tôt le matin, est une question idiote au réveil. Hier
 restera le film et sa rencontre avec les choses du dedans,
 et ce qui transporte la profusion de vous, se dégage
 et se lève sur quoi s'appuyer sur un soi comme sur un mur.

L'instant se reprend sur toute la ligne et d'arbre en arbre
 planche sur son devenir où l'anonymat du jour se montre
 à la fenêtre et qu'il faut s'y pencher pour trouver l'exception
 et par conséquent l'inventer. Des balcons silencieux
 fusent des riens dans des pots de terre qui font penser
 à la planète et aux sommets changés en cogito.

Dehors est en construction dans ses piliers de plis
 diurnes et nocturnes, ses odeurs de draps.

Tout est bien nulle part et partout sur son char.
 Et nulle part encore car c'est le matin
 au jarret marathonien qui fait son jogging
 entre les laps de diesel et les férules de l'automne ;
 et notre mécanique qui est cette étoile et notre Cendrillon
 à chausser du cadran où le deuil devient seuil
 interminablement ; nos désirs nous font signe
 comme d'extravagants filins qui nous enjoignent
 de partir quelque part où nous serions celui
 qui sait se retourner sur ce qui lui ressemble
 au dessous comme un arbre. Comme une réponse
 à aucune question, les sirènes se taisent

et le nouveau matin dans le film d'hier-soir
 reconduit sa poussière aujourd'hui par la main.

Les arbres devant ma fenêtre ne lisent jamais
dans le marc de café, ni dans les lignes de ma main.
Société de transport et déménagement
est écrit en gros caractères d'une certaine violence.
On dirait un cut-up de Burroughs ou de Brian Gysin.

Ce soir je me rendrai à cette réunion des copropriétaires
de ce monde en marche comme un cerf à courre.

Trop de choses et ce trop est notre minimum
dont je couvre les pages de folios de chair
qui en anglais est une chaise sur laquelle j'écris
et toujours de profil comme sont les fenêtres.

Celles d'en face sont pleines de pilules dans la pharmacie
des murs et des façades qui sont bien sûr toujours
en face de la vie qui se jette des sorts
toujours se transformant en nouvelles sentences.

Et regarder cette portée de mots à la fenêtre
offre une variété de contenu informatif à l'intérieur
de mon espace suffisant pour immerger dans mon histoire,
où je tiens un petit musée ethnographique
et un affolement aux visages des femmes
qui sont les portraitistes et la cartographie
de ma philosophie.

On creuse des trous au bas de l'immeuble.

On ne reconnaît pas l'asphalte que l'on regardait
hier à la fenêtre. Laquelle est ouverte
comme un bâillement devant cette urbaine
et laborieuse éventration
qui donne un air plus désolé à l'avenue.

On change les anciennes canalisations de gaz de ville
ou d'eau ou peut-être des deux.

On pense à écrire un poème évoquant
cette action et le chantier d'activité qui est le sien
en se creusant la tête à pelletées de mots.

Les hommes sont casqués de jaune et parlent haut
comme d'une tribune juste en bas de l'immeuble.
tandis que le chantier de mon quatrième étage
bruisse au clavier silencieux de mon ordinateur

De gros engins perturbent de leurs ronflements
et des chocs saccadés des lourdes pelleteuses
cette activité délicate qu'on nomme
un peu naïvement inspiration et qui consiste
à pénétrer l'asphalte intime et encombré
de travailleurs casqués du soleil échetier
d'une émeute sans leurre.

La grande aile cassée de la chaussée
est la profondeur de la chaussée.

Un journal pris de vent frôle le caniveau.

Les femmes qui passent sont des guillotines
pour l'instant qui passe
les pas dans ses pas.

Sous le banc a roulé une bobine autour
de laquelle la rue s'entortille.

Un chien qui passe fait penser à Malebranche
le nom de la rue.

le mal nu des pavés se couche désœuvré
sur l'enrouement des murs.

La rue se perd dans la rue que chacun
a transformée en soi et pour soi.

Invisibles les arbres regardent passer
qui ne regardent rien jusqu'aux stations-lavage
des prochains tournants.

On regarde la femme qui passe.

Elle est faite d'un peu de celles affichées
sur les murs qui se sont affichés sur les murs
de nos corps.

Les nouveautés reposent dans les étalages
de la nostalgie
qui a fait son entrée *discrète* hors du passé.

Peindre

L'idée d'écrire sur l'arbre rouge
que je vois de ma fenêtre est-elle
une idée ou plutôt ce qui est la même chose
une envie de peintre d'employer du rouge
en prenant en otage l'arbre devant lui ?

Écrire que l'arbre que je vois est rouge,
implique que je m'étonne qu'au lieu d'être vert
l'arbre ait cette couleur plutôt inusitée
(j'allais écrire inudité) même en ce bel
et soleilleux automne où les feuilles s'affalent.

Mon idée sépare l'arbre de ce rouge
quand le peintre, lui, fait de son geste l'arbre
du rouge qui est un rouge vertical
et donc l'arborescence rouge de son geste.

J'aurais voulu ne pas écrire ce poème
sur cet arbre rouge dont je dois nommer
la couleur et la chose qu'on appelle un arbre,
mais le peindre et d'un geste qui me suffirait
pour montrer cette envie d'un coup et qui serait
un flamboyant *sans titre*.

(à Cy Twombly et peut-être aussi à Bonnard)

Le peintre peint des roses.

Les roses sont cachées dans la tête du peintre
qui a peint des croupes avec le mollet
de son pinceau luxurieux et galbé en diable.
Il a regardé le bouquet comme s'il était
un insecte volant et butineur,
et donc il s'est jeté dessus et s'est goinfré
de ce rose pareil aux dessous féminins
qui trônaient comme une moutarde bouddhique
dans une froide vitrine de luxe
où l'art pictural était en embuscade
avec cette intention Ovidienne d'opérer
une métamorphose qui les changerait
en un bouquet vicieux de roses rebondies
pénétrées de leurs propres tiges engorgées
d'un vert viril et tendre à la façon d'un fil
coulant et barbelé par le geste laissant
musarder le hasard.

Le peintre s'assied à la fois devant sa toile
et devant son sujet qui file à la vitesse
de son véhicule qui est son regard.
Des bas-côtés, des bas-côtés,
avec des arbres échinés,
des manitous télégraphiques sans jus
que la haie que forme leur fuyant troupeau,
et quelque fois des murs qui rejoignent les murs
de la mythique Troie.

Il veut peindre les autoroutes et ce qu'il voit
quand il conduit son chevalet, les yeux fermés
par la purée des choses qui circulent
lorsqu'il est assis dans une automobile
et qu'il pense à cette question de la peinture
et de sa problématique représentation.

(à Willem de Kooning)

Poser légèrement la chose
et la laisser couler
puis l'effacer un peu d'un coup aérien.

Torchonnée sa venue sera vraiment posée
sur la surface du tableau dès que salie
et presque effacée : devenue
comme le *monument* de cette apparition
saisie dans sa durée.

Sera-ce paysage ou portrait ou bouquet
ou coin de lavabo ?

Simplement cette salissure qui fait titre
comme *tournesol* ou bien *la baie de Naples*
sous la pluie en mars ou peut-être *le pois*
sur la plage dans le poème de Sappho :

c'est-à-dire le rien du monde et sa beauté
la légèreté sourde de la permanence.

(à Cy Twombly)

Un chien traverse le champ de vision de Goya.
Je vais peindre le chien dit Goya. Il le peint.
Plutôt il peint la tête du chien lequel est enfoncé
dans un morceau de terre.

C'est un pan de marron foncé qui occupe
le bas extrême du tableau.

Tout le fond est d'un jaune sale albumineux
qui pourrait ressembler à la miction du chien.

Ce fond peut-être *aussi* le mur ou la paroi
où le peintre a levé la patte avec génie
pour affirmer que la peinture *est le sujet*.

Du chien on n'aperçoit que la tête qui met
comme un point sur les i.

(à Goya)

Dans l'exposition il y a un extincteur contre un mur
et des pommes dans un bol
que regarde une femme parfumée à mort ;
le gardien est assis sur le fauteuil d'un portrait
qui a des genoux plus voyants que l'Europe
et que les bâillements des Béotiens ;
un groupe écoute les propos de l'accompagnatrice
au look minimaliste ;
du chocolat efféminé étale sa carrière
et reste entre les dents de son expressionnisme ;

Oh/ Oh regardez ça ! est une nature morte
accrochée à nos basques ;

agenouillés, des yeux qui pointent leurs crayons
noircissent des figures pour un futur sans arts ;
ça c'est des étudiants et ça c'est un tableau
de maître en modernisme ;
là c'est une cuillère en forme de paupière
ici le cercle arctique d'un carré laiteux ;
on trimballe ses yeux comme un panier percé
ou un couple de juges ;

et quant à l'extincteur on écrirait dessous :
ceci n'est pas de l'art.

